

Dans quelles circonstances décidez-vous de partir ?

Le 18 juin, j'étais en balade avec des camarades de lycée lorsque nous avons vu les bateaux de guerre et de commerce chargés de militaires et de civils dans la rade de Brest. Un bâtiment de ligne, le Richelieu, appareillait vers l'Afrique avec les élèves de l'École navale, tandis que la division Béthouart, corps expéditionnaire de retour de Norvège, embarquait sur le Meknès. Il régnait une ambiance de panique générale : à l'Amirauté, la préfecture maritime, les matelots brûlaient les archives. On annonçait l'arrivée des Allemands pour le lendemain. J'ai embarqué sur le Meknès, dernier bateau à quitter Brest, avec un certain nombre de mes camarades. Sur le pont du navire, on jubilait en voyant des installations militaires en feu ; il y avait notamment la poudrerie du Moulin blanc qui avait volontairement été incendiée avant d'être évacuée. Le Vauquois, un aviso qui faisait également route vers l'Angleterre et qui nous précédait, a sauté sur une mine, larguée la nuit par les avions allemands, après avoir dépassé la Pointe de Saint-Mathieu.

Quel a été le rôle joué par vos parents ?

En juin, je passais les épreuves écrites du concours d'entrée à l'École navale lorsque soudain ce fut la déroute. C'était absolument incroyable, Paris était occupée par les Allemands ! Mon père, très patriote, suivait sur une carte l'avancée des troupes allemandes et le 17 juin, en écoutant la TSF, il fut outré d'entendre le maréchal Pétain demander de cesser le combat. Pour lui, cela n'était pas envisageable, la France avait pris l'engagement de ne pas traiter séparément avec l'ennemi. Il savait que le combat allait continuer. Mon père m'a dit « Pars en Angleterre, fais ton devoir et tâche de revenir *midship* ! » (1). Je suis descendu au port de commerce avec ma mère

Ancien des FNFL.
Émile Chaline embarque
pour l'Angleterre,
le 18 juin 1940

Amiral Émile Chaline

qui avait préparé une petite valise dans laquelle il y avait mon costume du dimanche et un billet de mille Francs.

Dans quel état d'esprit étiez-vous ?

Il faut essayer de se mettre dans la peau d'un jeune de 18 ans qui vivait à Brest à cette époque. Outre la rade, encombrée de bateaux, la ville comptait un régiment d'infanterie coloniale. Ma jeunesse s'est déroulée dans cette ambiance où chacun d'entre-nous avait au moins un ami ou un parent dans la coloniale ou dans la marine. Avec mes camarades de lycée, nous étions en classe de mathématiques spéciales et nous nous destinions tous à Saint-Cyr ou à l'École navale. Pour ma part, je souhaitais devenir officier de marine. La marine, c'était d'abord l'aventure, partir sur les mers vers des pays lointains ; le moyen de vivre mes rêves avec tout de même en filigrane, le Drapeau. Mon père, ancien combattant de la Première Guerre mondiale, avait servi dans la marine. Mon adolescence a été nourrie de récits où l'audace des combattants n'avait d'égal que les risques qu'ils encouraient ; la littérature d'alors faisait une large place au patriotisme et à l'action. Il y avait d'ailleurs un certain nombre d'auteurs forts connus que l'on lisait pour leurs récits de guerre.

Qu'avez-vous fait en Angleterre ?

Avec mes camarades, nous sommes arrivés le lendemain à Southampton. Comme nous ne pouvions pas rester sur place, nous sommes partis en train pour la région de Liverpool, à Stoke-en-Trent, au camp de Trentham Park. Nous nous sommes installés avec la division Béthouart

et tous ceux qui étaient à bord du Meknès, essentiellement des légionnaires et des chasseurs alpins. Au bout de quelques jours, la question de confiance nous a été posée ; il nous a été demandé de choisir entre trois options : rallier le général de Gaulle, servir aux côtés des Anglais ou être rapatrié. Pour le jeune garçon que j'étais, plein d'enthousiasme, c'était encore l'aventure et il n'était évidemment pas question de rentrer ; je choisis de rallier le général de Gaulle. Mais je fus surpris de constater que la plupart de ceux qui étaient dans le camp souhaitaient rentrer. Plusieurs d'entre eux me déconseillèrent de me lancer dans l'aventure quand d'autres s'accommodaient déjà de la capitulation. Enfin, il y avait ceux qui ne voulaient pas suivre les conseils d'un « colonel de la veille ». Vraiment, je ne comprenais pas. Étaient-ils des lâches ? Non, mais pour eux, le maréchal Pétain était auréolé de sa réputation de vainqueur de Verdun et par conséquence, l'obéissance passait avant tout. J'ai par la suite rallié les FNFL où j'ai été affecté en tant qu'opérateur sonar sur le Léopard, un contre-torpilleur. Après sept mois de formation à l'École navale anglaise, j'ai été nommé aspirant et j'ai pris part à la bataille de l'Atlantique pendant quatre ans, à bord de corvettes en tant qu'officier ASDIC (2). ■

(1) *Midship* : premier grade d'officier de marine.

(2) Anti-Submarine Detection Investigation Committee.